

COLLECTION « BEST-SELLERS »

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

KATHY REICHS

À TOMBEAU  
OUVERT

*roman*

Traduit de l'américain par Viviane Mikhalkov



ROBERT LAFFONT

Titre original : CROSS BONES

© Kathy Reichs, 2005

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2006

---

ISBN 2-221-10564-8

(édition originale : ISBN 0-7432-3348-4 Scribner, New York)

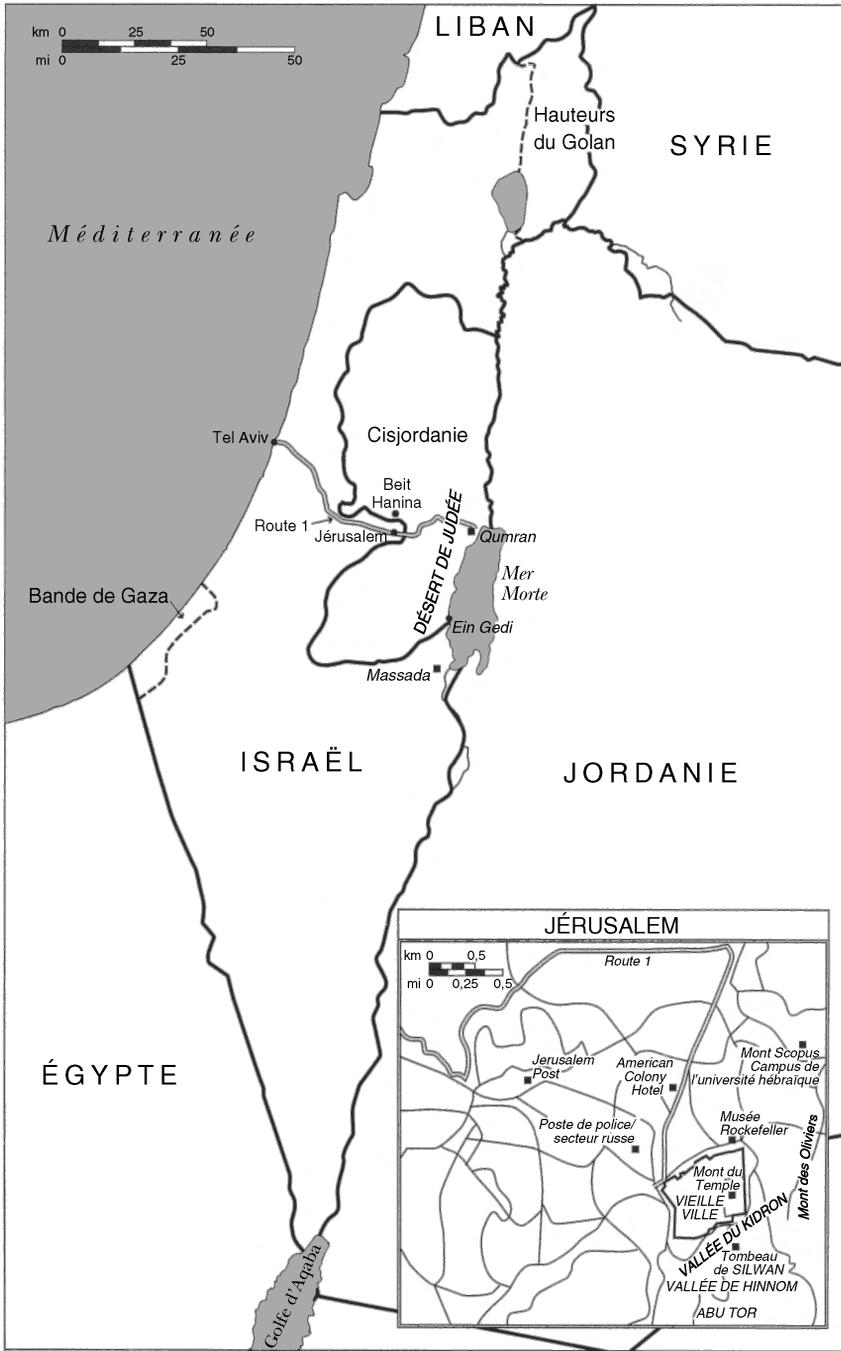
Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Pour Susanne Kirk, rédactrice chez Scribner, 1975-2004  
et  
pour le Dr James Woodward, président de  
l'université de Caroline du Nord, section de Charlotte,  
de 1989 à 2005

Merci pour toutes ces années de soutien  
et d'encouragement.

Jouissez désormais de tout votre temps libre !







*Éloigne-toi du mal et fais le bien.  
Cherche la paix et poursuis-la.*

La Bible, Psaumes 34,14

*Le fruit de la justice est semé dans la paix  
par ceux qui font la paix.*

Épître de saint Jacques 3,18

*Et n'usez pas du nom d'Allah  
dans vos serments  
pour vous dispenser de faire le bien,  
d'être pieux et de réconcilier les gens.  
Allah est Audient et Omniscient.*

Le Coran, 2,224



## LES FAITS

1. De 1963 à 1965, l'archéologue israélien Yigael Yadin, aidé de volontaires venus de différents pays, entreprit des fouilles à Massada, où se déroula au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère la fameuse révolte des Juifs contre les Romains. À l'intérieur d'un complexe de grottes répertoriées sous le nom de « loci 2001/2002 » et dont l'entrée se trouvait sur le flanc sud, sous le mur fortifié, l'équipe mit au jour des fragments mélangés de squelettes humains correspondant à un total de vingt-cinq individus environ. Ces restes, à la différence de ceux qui furent exhumés des ruines situées sur la partie nord du site, ne firent pas immédiatement l'objet d'une conférence de presse.

Durant les années 1990 circula la photo d'un squelette intact, également récupéré à Massada dans ces mêmes loci 2001/2002 au cours des fouilles de 1963-1965. Or ce squelette n'avait jamais été mentionné ni cité nulle part, que ce soit par Yadin, l'archéologue en chef, ou par Nicu Haas, l'anthropologue de l'équipe.

Plusieurs points méritent d'être signalés à propos de ces fouilles.

- Elles ne firent pas l'objet de rapports de chantier officiels, même si Yadin et son équipe tinrent régulièrement des réunions de travail, dont les transcriptions sont conservées aux archives de l'université hébraïque du mont Scopus. Mais il y manque justement toutes les pages relatant l'excavation des loci 2001/2002, qui devait aboutir à la fameuse découverte.

- Dans les six volumes que compte l'ouvrage définitif publié sur ces fouilles, les vingt-cinq squelettes mélangés ne sont pas mentionnés, pas plus que ne l'est le squelette intact ou le contenu des loci 2001/2002.
- Nulle part, que ce soit dans ses notes manuscrites ou dans son inventaire des ossements à analyser, Nicu Haas ne fait état d'un squelette complet qui lui aurait été confié. Bien qu'il ait détenu pendant plus de cinq ans l'ensemble des ossements découverts à Massada, il n'a rien publié sur aucun des restes récupérés dans les loci 2001/2002.
- S'agissant de la datation au carbone 14, Yigael Yadin indiqua dans des interviews à la fin des années soixante que ces analyses étaient rarement pratiquées à l'époque où il dirigeait les fouilles de Massada, et qu'il n'entrait pas dans ses compétences de les ordonner. Et de fait il n'envoya jamais pour analyse le moindre spécimen prélevé sur les restes retrouvés dans les loci 2001/2002, et cela bien que la plus grande incertitude demeure à propos de leur ancienneté. Pourtant, la revue scientifique *Radiocarbon* rapporte qu'à cette même époque il fit parvenir à un laboratoire spécialisé des spécimens provenant d'autres sites archéologiques en Israël pour qu'ils soient datés.

2. En 1968, lors de la construction d'une route aux abords de la vieille ville de Jérusalem, les restes d'un « homme crucifié » furent mis au jour. L'analyse de ses ongles et des fragments de bois inclus dans un os de son pied devaient déterminer qu'il s'agissait d'un individu de sexe masculin d'environ vingt-cinq ans, qui avait vécu dans le courant du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère et s'appelait Yehochanan.

3. En 1973, le journaliste australien Donovan Joyce prétendit dans un ouvrage intitulé *The Jesus Scroll* et publié chez Dial Press avoir rencontré en Israël un bénévole ayant participé aux fouilles de Massada, qui lui aurait montré un rouleau du 1<sup>er</sup> siècle contenant les dernières volontés d'un certain « Jésus, fils de Jacques » ainsi que son testament. Depuis, toujours selon Joyce, ce rouleau dérobé serait sorti d'Israël en contrebande, probablement à destination de l'URSS.

4. En 1980, des ouvriers de la voirie découvrirent à Talpiot, au sud de la vieille ville de Jérusalem, un tombeau contenant des ossuaires portant respectivement les noms de Mara (Marie) ; Yehuda, fils de Yeshua (Jude, fils de Jésus) ; Matya (Matthieu) ; Yeshua, fils de Yehosef (Jésus, fils de Joseph) ; Yose (Joseph) et enfin Maria (Marie). Il est rare de trouver dans un même tombeau plusieurs ossuaires portant des inscriptions. Des échantillons prélevés sur les restes enfermés dans ceux-ci furent soumis à des tests d'ADN.

5. En 2000, l'archéologue américain James Tabor découvrit en dehors de Jérusalem, dans la vallée de Hinnom, un tombeau pillé peu de temps auparavant et renfermant vingt ossuaires qui étaient tous brisés sauf un. Un linceul, découvert dans la chambre inférieure et contenant des fragments d'os et de cheveux, fut soumis à des tests au carbone 14 qui le datèrent du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. L'examen au microscope de ces cheveux fit apparaître qu'ils étaient propres et sans trace de vermine, signe que l'individu enveloppé dans ce linceul bénéficiait d'un statut social élevé. Enfin, l'analyse anthropologique détermina qu'il s'agissait d'un homme jeune. Le séquençage de l'ADN pratiqué sur les différents individus ensevelis dans ce tombeau démontra qu'ils étaient presque tous apparentés.

6. En 2002, un collectionneur d'antiquités israéliennes du nom d'Oded Golan révéla qu'il détenait un ossuaire du 1<sup>er</sup> siècle portant l'inscription : Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus. L'information fut rendue publique à l'automne de cette même année. Une preuve indirecte suggère que cet ossuaire pourrait provenir d'un site proche de la vallée de Hinnom, probablement de ce même tombeau où Tabor découvrit le fameux linceul. La question de son authenticité divise les experts. Si tous s'accordent à reconnaître que le coffret lui-même date bien du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, en revanche l'inscription soulève la polémique.

Un séquençage de l'ADN des restes contenus dans cet ossuaire de Jacques permettrait d'établir s'ils sont apparentés aux ossements découverts à Hinnom. Une demande officielle a été soumise à l'Autorité des antiquités israéliennes. Elle a été rejetée.

Tandis que ce livre était sous presse :

7. Poursuivis pour contrefaçon d'antiquités, M. Oded Golan et d'autres personnes ont été inculpés en janvier 2005. M. Golan clame son innocence et persiste à déclarer que l'ossuaire de Jacques est authentique dans sa totalité. Les experts campent sur leurs positions.

## Chapitre 1

Après un dîner de Pâques constitué de jambon, de pois et de pommes de terre à la crème, Charles Bellemare dit Cow-boy piqua vingt dollars à sa sœur, se rendit dans une maison de Verdun acheter du crack et s'évanouit dans la nature.

L'été suivant, la maison en question était mise en vente.

En hiver, les nouveaux propriétaires en eurent par-dessus la tête que leur cheminée ne tire pas. Le lundi 7 février, le maître de maison ouvrit le conduit de la cheminée pour trifouiller à l'intérieur à l'aide d'un manche de râteau. Une jambe desséchée dégringola dans l'âtre.

Le père de famille appela les policiers. Les policiers appelèrent les pompiers et le bureau du coroner. Le coroner appela notre laboratoire de médecine légale. Et voilà comment Pelletier écopa de l'affaire.

Une heure plus tard, mon collègue arpentait la pelouse devant la maison, flanqué de deux techniciens de la morgue. Dire qu'il y avait de l'agitation dans l'air est aussi original que de faire remarquer qu'une scène de crime engendre une certaine confusion. Père outragé. Mère hystérique. Enfants survoltés. Voisins hypnotisés. Policiers ennuyés. Et pompiers mystifiés.

Le D<sup>r</sup> Jean Pelletier est le plus âgé des cinq pathologistes du LSJML, le Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale du Québec. Il a de mauvaises articulations, des dents pires encore et une tolérance zéro pour ce qui lui fait perdre son temps, les choses comme les gens.

Un simple coup d'œil à la situation lui suffit pour recourir aux grands moyens.

Le mur extérieur de la cheminée fut pulvérisé et le cadavre extrait des décombres, déposé sur une civière et transporté au labo. Il était fumé comme un jambon !

Le lendemain, après un bref regard à la victime, Pelletier déclarait : « Ossements ! » Et c'est ainsi que je suis entrée dans la danse à mon tour, moi, le D<sup>r</sup> Temperance Brennan, anthropologue judiciaire auprès des services spécialisés de Caroline du Nord mais aussi du Québec.

Ma région de Dixie et la Belle Province ? C'est une longue histoire d'amour. Elle a débuté par un échange de professeurs entre l'université canadienne McGill et celle de Caroline du Nord où j'enseigne toujours aujourd'hui, UNC-Charlotte. Rentrée chez moi dans le Sud, l'année scolaire terminée, j'ai continué à travailler au Québec, mais comme consultante pour le laboratoire de Montréal. Dix ans plus tard, je fais toujours la navette entre les deux pays. Par la force des choses, j'ai déjà eu droit à un bon paquet de vols gratuits.

À mon arrivée à Montréal, en ce mois de février, une *Demande d'expertise en anthropologie\** m'attendait sur mon bureau. Elle émanait de Pelletier.

Nous étions le mercredi 16 février et les os extraits de la cheminée formaient un squelette entier sur ma table de travail. Tous les indicateurs, l'âge, le sexe, la race, la taille, et notamment les vis que la victime avait dans le péroné et le tibia de sa jambe droite, démontraient catégoriquement que l'individu étendu sous mes yeux était le Cow-boy disparu, même s'il était impossible de consulter ses dossiers dentaires, ce monsieur n'étant pas un maniaque du suivi médical.

Pour l'heure, je n'avais découvert aucun traumatisme, en dehors d'une fracture fine comme un cheveu à la base du crâne et qui résultait probablement de son plongeon dans l'âtre.

J'étais en train de me demander pourquoi et comment un homme peut monter sur un toit et dégringoler dans un conduit de cheminée quand mon téléphone a sonné.

---

\* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (N.d.T.).

— Je crois que j’ai besoin de votre aide, Temperance.

Pierre LaManche est bien la seule personne au monde à m’appeler par mon prénom entier. Il en accentue la dernière syllabe à tel point qu’elle se met à rimer avec « sconse » au lieu du « transe » auquel on s’attendrait. Ce matin, à la réunion, il s’était assigné un cadavre que je soupçonnais d’être en état de décomposition plus qu’avancée.

— La putréfaction ?

— *Oui\**... et d’autres facteurs qui compliquent la situation, a ajouté mon patron après une pause.

— Vous voulez dire... ?

— Des chats.

Oh là là !

— Je descends.

Après avoir sauvé le début de mon rapport sur Bellemare, j’ai quitté mon labo, franchi les portes de verre séparant la section médico-légale du reste de l’étage, tourné dans un couloir latéral, et appuyé sur le bouton de commande d’un unique ascenseur. Accessible uniquement à partir de deux étages qui sont interdits à toute personne étrangère au service, à savoir le douzième où se trouve le LSJML et celui juste en dessous qui abrite le bureau du coroner, cet ascenseur n’a qu’une seule destination : la morgue, au sous-sol.

Tout en descendant, je me suis remémoré ce qui avait été dit à la réunion du personnel, ce matin.

Avram Ferris, juif orthodoxe de cinquante-six ans, avait disparu depuis une semaine quand son corps avait été découvert, hier soir, dans une réserve située au-dessus de son local commercial. Aucun signe d’effraction. Aucun signe de lutte. D’après l’employée, le patron semblait un peu bizarre ces derniers temps. Suicide par balle, avait déclaré le médecin arrivé sur les lieux. Conclusion formellement rejetée par la famille.

Le coroner avait ordonné une autopsie. Les proches de la victime et son rabbin s’y étaient opposés. Négociation difficile.

À présent, j’allais constater *de visu* à quel compromis les pourparlers avaient abouti.

Et découvrir aussi l’œuvre des chats.

Au sortir de l'ascenseur, j'ai tourné à gauche, puis à droite.

En arrivant près de la porte qui donne sur la section des autopsies, j'ai perçu du bruit dans la salle des familles, le petit local sinistre destiné aux personnes qui viennent identifier les morts.

Un pleur étouffé. Une voix de femme.

En me représentant ce lieu morne et confiné avec ses fleurs en plastique, ses chaises en plastique et sa vitre discrètement obturée par un rideau côté morgue, j'ai senti mon cœur se serrer, comme chaque fois. Les autopsies que nous faisons au LSJML n'ont rien à voir avec celles que pratiquent les hôpitaux. Chez nous, pas de maladie hépatique au stade final, pas de cancer du pancréas. Notre terrain, c'est la mort brutale et inattendue : accident, meurtre, suicide. La salle des familles accueille des gens pris au piège de l'imprévu, de l'impensable. Leur chagrin me touche toujours.

J'ai franchi la porte bleu vif et longé un couloir étroit, laissant derrière moi sur ma droite des stations d'ordinateurs, des séchoirs et des chariots en acier inoxydable et, sur ma gauche, d'autres portes bleues portant chacune l'inscription : SALLE D'AUTOPSIE. Arrivée à la quatrième, j'ai pris une grande respiration avant d'y pénétrer.

En plus des corps réduits à l'état de squelettes, j'écope des grands brûlés, des momifiés, des mutilés et des décomposés. Mon travail consiste à leur restituer leur identité. Cette salle 4, je l'utilise souvent, car elle est équipée d'un système de ventilation spécial. Ce matin, il parvenait à peine à évacuer l'odeur de décomposition.

Certaines autopsies se déroulent devant un parterre vide, d'autres se jouent à guichet fermé. Aujourd'hui, malgré la puanteur, le spectacle Avram Ferris faisait salle comble. Étaient présents LaManche ; Lisa, sa technicienne d'autopsie ; un photographe de la police et deux détectives de la Sûreté du Québec en uniforme : l'un que je ne connaissais pas — grand, avec des taches de rousseur et un teint plus blanc que du tofu —, l'autre que je connaissais bien, je dirais même très bien.

Andrew Ryan. Un mètre quatre-vingt-dix, des cheveux blonds comme le sable et des yeux bleus de Viking.

Nous avons échangé des hochements de tête. Ryan, le policier. Tempe, l'anthropologue.

Comme si ce public d'officiels ne suffisait pas, il y avait encore quatre spectateurs.

Bref coup d'œil. Rien que des hommes, et pas de chez nous. Deux dans les cinquante-cinq ans, deux pas loin d'entamer leur septième dizaine. Tous avec des cheveux noirs, des lunettes, des barbes, des costumes noirs et une *kippa* sur la tête. Debout au pied du cadavre, épaule contre épaule, ils formaient un mur de désapprobation et me jaugeaient d'un œil perplexe.

Huit mains sont restées serrées derrière quatre dos raides.

LaManche a abaissé son masque pour me présenter au quartet.

— Compte tenu de l'état dans lequel se trouve M. Ferris, les compétences d'un anthropologue sont indispensables.

Quatre regards gênés.

— Le D<sup>r</sup> Brennan a pour spécialité l'anatomie, a poursuivi LaManche en anglais. Elle est parfaitement au courant des exigences particulières qui sont les vôtres.

Lesquelles, grands dieux? En dehors du prélèvement méticuleux de tous les échantillons de tissu et de sang, je n'avais pas la moindre idée de ce que l'on attendait de moi.

— Je compatis sincèrement à votre chagrin, ai-je déclaré en serrant mon écritoire contre ma poitrine.

Quatre hochements de tête moroses m'ont tenu lieu de réponse.

La cause du chagrin des quatre spectateurs était allongée au centre de la salle, séparée de l'acier froid de la table d'autopsie par un drap en plastique. D'autres draps étaient étendus par terre, tout autour de la table et en dessous. Des récipients, des pots et des fioles vides attendaient sur un chariot à roulettes à côté.

Le corps avait été dévêtu et lavé, mais aucune incision n'avait encore été pratiquée. Deux sachets en papier reposaient sur la paillasse. LaManche devait avoir effectué l'examen externe, y compris celui des mains, pour détecter la présence éventuelle d'une substance telle que la poudre, ce

qui aurait indiqué que le coup de feu avait bien été tiré par la victime.

Quatre paires d'yeux ont suivi obstinément ma progression vers le défunt. L'observateur n° 4 a recroisé les mains devant ses parties génitales.

Avram Ferris n'avait pas l'air d'être mort la semaine dernière, mais plutôt durant les années Clinton. Il avait les yeux noirs, la langue pourpre et la peau d'un vert olive mâtiné d'aubergine. Il avait l'intestin dilaté et son scrotum était gonflé au point de ressembler à un ballon de plage.

J'ai jeté un coup d'œil à Ryan en quête d'explications.

— La chaleur dans la réserve devait atteindre les quatre-vingt-douze degrés, a-t-il dit.

— Comment ça ?

— Un chat a dû dérégler le thermostat.

Quatre-vingt-douze degrés Fahrenheit. Autrement dit : dans les trente-cinq degrés Celsius. Pas étonnant que Ferris mérite la palme d'or de la putréfaction.

Mais la chaleur n'avait pas été l'unique désagrément supporté par notre homme.

Tenaillé par la faim, le plus doux d'entre nous peut péter les plombs. Privés de nourriture, nous devenons des tigres. La survie supplante l'éthique et manger, c'est vivre. C'est un instinct de survie que nous partageons aussi bien avec les vaches qu'avec les animaux de proie, les immigrants entassés dans des chariots et les équipes de football.

Même Minou et Médor se muent en vautours.

Avram Ferris avait fait l'erreur de passer l'arme à gauche, enfermé dans un cagibi avec deux chats de gouttière et un siamois.

Et pas assez de croquettes.

Difficile d'imaginer à quoi Ferris avait pu ressembler de son vivant. Il avait la joue gauche lacérée. Les parties d'os à nu, striées de griffures laissées par des dents, jetaient un éclat opalescent au milieu d'un vilain ragoût grenat. En revanche, le côté droit du visage, bien que boursoufflé et couvert de marbrures, était pour ainsi dire intact.

Je me suis redressée pour avoir une vue générale de la mutilation. Les chats s'étaient cantonnés au côté gauche, ils ne s'étaient pas aventurés au-delà du nez, ni sur le reste du corps.

Je comprenais pourquoi LaManche avait besoin de moi. L'état de décomposition et ces chairs arrachées empêchaient de déterminer la trajectoire de la balle.

J'ai fait le tour de la table.

Ferris avait les os du temporal et du pariétal gauche curieusement écartés. Sans voir l'arrière de son crâne, je devinais qu'il avait été touché à l'occiput.

Ayant enfilé des gants, j'ai glissé la main sous sa tête. L'os s'enfonçait comme du beurre. La zone du crâne éclatée ne tenait que par le cuir chevelu. Je me suis tournée vers Lisa.

— Je vais avoir besoin de toutes les radios du crâne.

— Sous quel angle ?

— Tous. Et je vais avoir aussi besoin du crâne.

— Impossible. Nous avons un accord, s'est interposé le spectateur n° 4, revenant à la vie pour la seconde fois.

— Mon devoir est d'établir la vérité dans cette affaire, a objecté LaManche en levant la main.

— Vous m'aviez donné votre parole que vous nous remettiez le corps entier.

Du rose avait éclos sur ses pommettes jusque-là d'une couleur proche de la farine d'avoine.

— Sauf en cas d'absolue nécessité, a rétorqué LaManche.

Le scientifique, image même de la raison.

Le spectateur n° 4 s'est tourné vers son voisin de gauche. Celui-ci a levé le menton, continuant de fixer le sol à travers ses paupières baissées.

— Laissez-le parler, a-t-il prononcé sur le ton le plus neutre qui soit.

Le rabbin exhortant son disciple à la patience.

LaManche s'est tourné vers moi.

— Docteur Brennan, vous poursuivrez votre examen en laissant en place le crâne et tous les os intacts.

— Docteur LaManche...

— En cas d'impossibilité, vous suivrez la procédure habituelle.

Je n'aime pas qu'on me dise comment faire mon travail. Je n'aime pas davantage travailler sans disposer, au minimum, de toutes les informations accessibles et sans utiliser, dans le pire des cas, la méthode la plus efficace.

J'aime et je respecte mon patron. Pierre LaManche est le meilleur pathologiste que j'aie rencontré de ma vie.

Je l'ai regardé. Il a hoché la tête de façon presque imperceptible, me signifiant par là d'abonder dans son sens.

J'ai reporté les yeux sur les proches de la victime. Je pouvais suivre sur chaque visage la lutte éternelle de la foi et du pragmatisme : le corps considéré comme un temple ; le corps considéré comme un réseau de canalisations et de ganglions, comme de la pisse et de la bile.

En chacun de ces hommes, je pouvais lire la douleur d'avoir perdu un être cher.

Celle que j'avais déjà entendue quelques minutes plus tôt, en arrivant.

— Naturellement, ai-je répondu tranquillement. Appelez-moi quand vous en serez à rétracter le cuir chevelu.

J'ai regardé Ryan. Il m'a fait un clin d'œil.

Le fonctionnaire en service laissant transparaître l'amoureux.

Lorsque je suis repassée devant la salle des familles, la femme pleurait toujours. En revanche, la ou les personnes qui l'accompagnaient s'étaient tues.

J'ai hésité à entrer, ne voulant pas par ma présence les contraindre à reléguer leur douleur au second plan.

Mais était-ce bien la raison ? N'était-ce pas plutôt une excuse pour ne pas m'impliquer ?

Je suis souvent témoin du chagrin d'autrui. Maintes et maintes fois, j'ai assisté au choc frontal qui se produit lorsque les survivants prennent conscience que leur vie ne sera plus jamais la même.

Les repas ne seront plus partagés. Les conversations n'auront plus lieu. Les livres d'or ne seront plus jamais relus à haute voix.

Je la vois, cette douleur, mais je n'ai rien à proposer pour la soulager. Je suis extérieure à l'histoire au même titre que le voyeur qui rapplique après l'accident, l'incendie ou le coup de feu, et s'en met plein les yeux. J'appartiens au bataillon des sirènes hurlantes, des bandes jaunes qui délimitent le lieu du drame et des sacs à fermetures éclair qui emportent le corps.

Je n'ai aucun moyen d'adoucir la souffrance. Et je hais mon impuissance.

Le cœur empli d'un sentiment de lâcheté, je suis quand même entrée dans la salle des familles.

Deux femmes étaient assises l'une à côté de l'autre, tout près, mais sans se toucher. La plus jeune pouvait aussi bien avoir trente ans que cinquante. Elle avait le teint pâle, des sourcils épais et des cheveux bruns et bouclés attachés dans le cou. Elle portait une jupe noire et un long chandail noir dont le col remonté lui frottait le menton.

La plus âgée était si ridée qu'elle m'a rappelé les poupées en pomme séchée qu'on fabrique dans les montagnes, chez moi, en Caroline. Sa robe, d'une couleur indéfinie entre le noir et le violet, lui couvrait les chevilles. Un tortillon de fils pointait à l'endroit des trois boutons principaux.

Je me suis raclé la gorge.

Mamie-Pomme a relevé brièvement les yeux ; des larmes scintillaient sur les dix mille plis de son visage.

— Madame Ferris ?

Les doigts noueux tordaient et lissaient un mouchoir sans discontinuer. Je me suis présentée.

— Temperance Brennan. Je suis l'une des personnes chargées de pratiquer l'autopsie de votre mari.

La tête de la vieille dame est retombée à droite, entraînant sa perruque qui s'est stabilisée en biais sur le coin de sa tête.

— Je vous présente mes condoléances. Je sais combien ce moment est douloureux.

La dame la plus jeune a levé vers moi des yeux lilas d'une beauté à couper le souffle.

— Vraiment ?

Exclamation bien justifiée.

Perdre un être cher est difficile à admettre, je le sais. C'est une tragédie dont je ne connais qu'un petit bout. Cela aussi, je le sais.

J'ai perdu mon petit frère, emporté par la leucémie à l'âge de trois ans, et j'ai perdu ma grand-mère qui en avait quatre-vingt-dix passés.

Kevin n'était encore qu'un bébé, grand-maman vivait dans des souvenirs qui ne m'incluaient pas. Certes, je les aimais et ils m'aimaient, mais ils n'étaient pas le centre de ma vie. Surtout, leur mort ne fut une surprise pour

personne. Pourtant, les deux fois, le chagrin a été pour moi comme une chose vivante qui envahissait mon corps et se nichait au plus profond de ma moelle épinière et de mes extrémités nerveuses.

Comment supporte-t-on la disparition brutale d'un conjoint ? D'un enfant ?

Je ne veux même pas l'imaginer.

— Inutile de prétendre comprendre notre douleur, poursuivait la dame, faisant écho à mes réflexions sans le savoir.

À quoi bon la prendre de front ?

— Bien sûr que non. C'était présomptueux de ma part.

J'ai dévié un instant les yeux sur sa compagne. Ni l'une ni l'autre ne réagissait à mes excuses.

— Je suis désolée pour vous.

La pause a duré si longtemps que j'ai été surprise d'entendre la plus jeune des deux reprendre :

— Je suis Miriam Ferris. Avram est... était mon mari.

Sa main s'est soulevée pour s'immobiliser brusquement comme si elle avait oublié le mouvement qu'elle comptait faire.

— Dora est la mère d'Avram.

La main a vogué vers la vieille dame puis est retombée auprès de sa jumelle.

— La présence de la famille à l'autopsie est assez inhabituelle, je suppose, a-t-elle repris d'une voix enrouée par le chagrin. Mais il n'y a rien que nous puissions... Tout est si...

Elle a laissé sa phrase en suspens, les yeux fixés sur moi.

J'ai cherché une phrase qui la soulage, qui lui mette du baume au cœur ou qui l'apaise tout simplement. Rien ne m'est venu à l'esprit. Je me suis rabattue sur les clichés.

— Je comprends la douleur qu'on éprouve à perdre quelqu'un qu'on aime.

Un tic a crispé la joue droite de Dora. Ses épaules se sont affaissées, son cou s'est relâché.

Je me suis accroupie près d'elle et j'ai posé ma main sur la sienne.

— Pourquoi Avram, mon seul fils ? a-t-elle demandé d'une voix étranglée. Ce n'est pas le rôle d'une mère, d'enterrer son fils.

Miriam lui a dit quelques mots en hébreu ou en yiddish. La mère a continué :

— Qu'est-ce que c'est que ce Dieu ? Pourquoi me fait-il ça ?

Miriam lui a parlé à nouveau, sur un ton de douce réprimande cette fois. Les yeux de Dora se sont arrêtés sur moi.

— Pourquoi ne pas me prendre, moi ? Je suis vieille, je suis prête.

Les lèvres fripées ont tremblé.

— Je ne sais que vous répondre, madame.

Ma propre voix m'a paru enrouée.

Une larme est tombée du menton de Dora sur mon pouce.

J'ai baissé les yeux sur mon doigt humide. J'avais la gorge serrée.

— Puis-je vous proposer du thé, madame Ferris ?

— Merci, ça ira, est intervenue Miriam.

J'ai serré la main de Dora. Sa peau était sèche, ses os fragiles.

Me sentant inutile, je me suis relevée. J'ai remis ma carte à Miriam.

— Je serai en haut dans mon bureau pendant une bonne partie de la journée. Si je peux faire quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler.

Sur ces mots, j'ai quitté la salle.

L'un des barbus qui assistaient à l'autopsie se trouvait dans le vestibule et me regardait fixement. Au moment où je suis passée devant lui, il a fait un pas en avant, me bloquant la voie.

— C'était très gentil de votre part.

Il avait une voix éraillée, comme Kenny Rogers quand il chante *Lucille*.

— Une mère a perdu son fils, une épouse son mari.

— Je vous ai vue là-bas. À l'évidence, vous êtes une femme de cœur. Une personne d'honneur.

Où voulait-il en venir ?

Il hésitait. Comme s'il débattait d'un dernier point avec lui-même. Il a fini par tirer une enveloppe de sa poche.

— Voilà ce qui a causé la mort d'Avram Ferris.